

Alexandre Trudeau

En Chine




Paulsen

Photo de couverture : © Kevin Lee
Carte : Anne-Solange Muis

© Éditions Paulsen – Paris, 2017
© Les Éditions du Boréal 2016
pour la traduction française et la publication au Canada
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

ALEXANDRE TRUDEAU

EN CHINE

Traduit de l'anglais (Canada)
par Daniel Poliquin

Texte revu et adapté pour l'édition française



Paulsen

Chapitre 5

LE FLEUVE

*Les singes se dirent : « D'où vient toute cette eau ?
Nous n'en savons goutte : puisque nous n'avons
rien d'autre à faire aujourd'hui, suivons le torrent
en le remontant pour voir où il prend sa source. »*

WU CHENG'EN, *La Pérégrination vers
l'ouest*, 1592

À dos de dragon

Le port fluvial est situé très au loin, en contrebas. Observant depuis la ville le terminal perché au bord de la falaise, j'ai plutôt l'impression qu'il a pour vocation d'accueillir des Zeppelins et non des bateaux : les rives du fleuve sont si élevées et si escarpées que l'on doit rejoindre les quais par funiculaire.

Je me demande qui peut bien faire de telles croisières. Viv réfléchit à ma question avant de répondre :

— Des touristes, j'imagine. Des touristes chinois. Les paysages du Yangzi sont célèbres. Tout le monde veut les contempler au moins une fois dans sa vie.

— Peut-être veulent-ils voir les gorges avant qu'elles ne soient défigurées par la montée des eaux, à cause du barrage ?

— Ça, c'était sûrement vrai il y a quelques années, avant qu'elles ne commencent à monter, dit-elle, mais le barrage

est presque achevé, et les eaux se sont déjà élevées de plus d'une centaine de mètres. C'est peut-être même le contraire maintenant, et ils ne s'intéressent plus du tout aux secteurs inondés. On verra bien.

La nacelle vitrée glisse vers les quais sur un rail quasi à la verticale. La lente descente offre une vue spectaculaire sur le point de confluence du Jialing et du Yangzi à Chongqing. Notre voyage nous conduira sur le Yangzi, mais l'aire de mouillage est sur le Jialing. D'en haut, les deux grands cours d'eau n'ont pas du tout la même couleur : le Jialing est bleu foncé ; le Yangzi brun et vaseux. À l'endroit où ils se rejoignent, le limpide Jialing disparaît dans le Yangzi boueux, comme s'il n'avait jamais existé.

Nous allons descendre le fleuve jusqu'au grand barrage. Quatre jours de voyage. Nous voulons nous aussi voir le cours d'eau, le paysage et le barrage des Trois-Gorges.

— Ce sera comme une leçon de géographie chinoise, dis-je à Viv, énumérant les éléments de la géographie physique, bien sûr, mais humaine également, car le Yangzi a des répercussions sur l'habitat, l'agriculture, les transports et l'énergie.

— N'oublie pas l'art, ajoute Viv, tous ces beaux poèmes et ces tableaux qui le dépeignent.

— Je te suis : n'oublions jamais l'art.

— Franchement, je me demande si ce n'est pas un voyage triste qui nous attend, dit-elle. La destruction d'une merveille naturelle.

Le funiculaire débouche sur un réseau de quais flottants surélevés au bord du fleuve. Derrière nous, un mur immense de terre brune s'élève jusqu'à la cité perchée tout là-haut. Nous nous engageons sur la passerelle d'accès à notre navire

et j'observe le littoral. C'est étrange, le paysage est comme inachevé. Une ligne où l'eau sombre s'imbrique dans la terre, la rive opposée, qui semble loin, est floue et d'un vert teinté de gris. Autour de nous : le fleuve immense, la montagne immense, la ville immense. Les battements de mon cœur s'accélèrent.

Notre navire fait près de soixante-quinze mètres de long et est haut de quatre étages : c'est un édifice écrasé avec un plat-bord très bas, peint de noir en dessous et de blanc partout ailleurs. Le premier niveau, au ras de l'eau, est réservé à la quatrième classe : deux grandes cabines collectives avec quelques bancs en bois, à la salle des machines et aux quartiers de l'équipage. La passerelle débouche directement sur le deuxième étage vers le hall principal, une zone à l'air libre au centre du navire où l'on trouve la réception et un petit magasin. Les couloirs mènent, à l'avant comme à l'arrière, vers les dortoirs de troisième classe qui contiennent chacun une douzaine de couchettes superposées. Pour ceux et celles qui voyagent à la dure.

Vêtues d'uniformes en polyester blanc et bleu marine, portant képi et foulard, deux jeunes femmes nous accueillent, prennent nos billets et nous dirigent vers l'escalier principal en nous servant ce chant d'oiseau qu'est le mandarin. La deuxième classe, un étage plus haut, est fruste elle aussi. Je jette un œil par les portes ouvertes et découvre des couchettes du genre auberge de jeunesse, environ six par chambre. La section avant du pont supérieur est réservée à la première classe. Des chambres doubles ou simples, à peu près propres, avec des salles d'eau minuscules comme j'en ai rarement vu : une douche, un lavabo lilliputien et une toilette à la turque.

— Ce navire n'est pas fait seulement pour les touristes, me fait remarquer Viv. Les passagers de troisième et quatrième classe ne prennent pas ce bateau pour l'agrément, mais parce que c'est un moyen économique pour se déplacer, à condition d'avoir du temps.

— Effectivement, même la première classe est bon marché pour un voyage de plusieurs centaines de kilomètres.

— Et nous avons un accès privilégié aux ponts d'observation avant et arrière, dit-elle. Les meilleures places sur le bateau, tu peux être sûr.

Peu de temps après, nous avons déjà pris position sur le pont avant, curieux de voir notre grand navire s'élaner sur les eaux. Pendant quelques minutes, il règne une activité fébrile sur le quai et les ponts inférieurs. Enfin, on largue les amarres, les machines grondent et le bateau s'avance. Il traverse rapidement le Jialing et entre dans le Yangzi, parallèlement au courant, abandonnant rapidement derrière lui la ville péninsulaire et ses quais.

Avec sa silhouette adoucie par un brouillard blanchâtre, Chongqing continue de bourdonner pendant un bon moment au-dessus de nous, mais d'où nous sommes, on dirait une œuvre abstraite. Le fleuve insondable, laiteux et brunâtre, devient notre seule réalité. Les renflements et les ondulations de l'eau, qui surgissent comme le dos de serpents ou de dragons, rappellent que le fleuve est en mouvement constant.

Spectacle singulier et beauté des origines, les cours d'eau me fascinent. Gouttes d'eau, flocons de neige, nuages caressant les montagnes, puis rivières, fleuves, cette masse où chaque élément avance animé d'une même impulsion, mouvement

perpétuel au-dessus de nos têtes, sous nos pieds, devant nos yeux. Spontané et intemporel. La beauté, nue et liquide.

Le bout de la chaîne

L'arrière du pont supérieur est ouvert, mais muni d'un toit. Il est découpé en compartiments avec tables. Un guichet vend boissons et collations. Deux étages plus bas, un espace vitré, à l'arrière de la troisième classe, accueille le restaurant. Vieillot mais splendide, avec les traditionnelles tables rondes chinoises, recouvertes de nappes tachées. Par chance, il n'est jamais plein. La plupart des passagers semblent avoir apporté leur nourriture et mangent dans leurs chambres. Nous nous y rendons trois fois par jour, surtout pour sa bière fraîche servie en grandes bouteilles, mais aussi pour ses plats salés, huileux, variés et pas chers. Après le dîner, je me promène sur le pont inférieur. Contrairement aux ponts supérieurs, où les hublots des cabines se découpent sur les flancs du navire, des allées ouvertes font le tour du bateau. La salle des machines et les cabines des passagers sont enclavées au centre du navire ; le lieu est lugubre et vide. Une brise vive balaie les couloirs, mais le bruit des moteurs et l'odeur du diesel nous poursuivent.

La Chine est un pays en relief. Des rives du Pacifique, à l'est, les montagnes s'élèvent progressivement vers l'ouest jusqu'au mont Everest, culminant à 8 848 mètres. Un pic dans une forêt de montagnes, un élément parmi d'autres d'un des reliefs topographiques les plus importants de la planète : la chaîne de l'Himalaya et le plateau tibétain.

Viv me regarde d'un drôle d'air quand je lui dis que c'est peut-être l'Inde qui explique le mieux la Chine. Je la laisse s'interroger : elle pense sûrement que je fais allusion au bouddhisme.

Mais j'évoque une réalité géographique et non un fait historique ou culturel. L'Inde est une plaque tectonique qui s'est enfoncée dans le flanc sud de la plaque eurasiennne il y a près de cinquante millions d'années, soulevant la terre sur une vaste étendue. Les conséquences de ce phénomène sont incalculables. Le fleuve Yangzi n'est qu'une des résultantes mineures de cet événement topographique majeur. Ce n'est pas seulement le Yangzi, mais tous les grands fleuves de l'Extrême-Orient qui naissent dans ces montagnes : l'Indus, le Gange, le Brahmapoutre, l'Irradawy, la Salouen, le Mékong, la rivière des Perles, le fleuve Jaune et même peut-être l'Amour. Chacun tire son eau des pluies tombant des nuages qui s'élèvent au-dessus du relief de l'orogénèse indo-chinoise, l'événement qui l'a fait surgir.

Des Dieux camouflés

Je me réveille pour découvrir notre navire amarré à côté d'un autre bateau. En tirant mon rideau, je tombe sur un autre rideau derrière lequel j'entends un couple invisible se chamailler dans la cabine d'en face. Puis, notre navire reprend sa course. Le fleuve demeure insondable, son fond masqué par la masse liquide et vaseuse qu'il charrie. L'air du matin est chaud, et même si nous avançons, il n'y a pas un souffle d'air. Un brouillard blanchâtre recouvre de nouveau le paysage. Il brouille les contours du ciel, de la montagne et du fleuve et en efface les couleurs.

Je me renseigne auprès de Viv :

- Quand allons-nous atteindre la zone inondée ?
- Je pense que nous y sommes déjà.
- Ce qui veut dire que nous naviguons désormais sur un lac. Ou un réservoir ?

- Oui, j’imagine.
- Incroyable. Nous venons à peine de partir et nous avons encore trois jours de navigation devant nous.
- Non loin d’ici, une célèbre sculpture en pierre représente un poisson ; elle indiquait autrefois le niveau le plus bas du fleuve, mais elle est aujourd’hui entièrement recouverte d’eau.
- Une affreuse noyade...
- Tous les villages riverains sur plusieurs centaines de kilomètres ont également disparu. C’est triste, ajoute Viv.
- J’ai lu qu’autrefois, dans les gorges, les cargos étaient tirés à mains d’homme à l’aide d’énormes cordages.
- C’est vrai.
- Une existence des plus misérables...
- La pire qui soit, admet Viv.
- Aujourd’hui, des porte-conteneurs remontent le fleuve, du Pacifique jusqu’à Chongqing. Et dans une tour d’appartements vivent les arrière-petits-enfants de ces tireurs de bateaux, qui n’ont aucune conscience de la souffrance endurée par leurs aïeux. Ils travaillent peut-être dans une usine qui fabrique des objets destinés aux marchés occidentaux. Peut-être consomment-ils eux-mêmes des produits créés dans des pays lointains et livrés par bateau. Sacré progrès, non ?
- Je n’ai pas la nostalgie des jours d’antan, Sacha, mais on peut déplorer la disparition de la vie riveraine sans exalter les misères de jadis.
- La nostalgie n’est-elle pas notre moteur ? Nous recherchons aujourd’hui la beauté dans des gratte-ciel et des barrages immenses, loin des paysages d’autrefois.
- Viv n’a pas l’air d’accord avec moi.

— Je préférerais toujours le roseau bercé doucement par le courant au béton et à l'acier, rétorque-t-elle.

— Oui, mais à quel prix ? La crasse et l'obscurité pour les tiens ?

L'histoire de la Chine est celle d'une longue métamorphose géographique. Le fleuve Jaune et le Yangzi, gigantesques cours d'eau, proviennent tous deux des profondeurs de chaînes de montagnes vastes et élevées et conservent un peu du torrent originel, mais à une échelle titanesque. Leurs sources se trouvent dans des cirques montagneux abrupts, sans plaines quiètes ni terres humides pour absorber ou tempérer leur écoulement, l'eau surgit avec force sur un territoire qui a su nourrir copieusement les premières tribus chinoises assemblées sur leurs rives depuis des temps immémoriaux.

Les dépôts de limon à l'origine de la fertilité du sol doivent leur existence à un mécanisme également source de danger : des cours d'eau rapides usent les flancs des montagnes, se jettent sur un relief plus plat, déposent leurs richesses minérales et organiques sur un vaste secteur puis détournent périodiquement leur trajet pour créer de nouveaux canaux quand les eaux débordent. Ces inondations pérennes, si nécessaires à l'enrichissement des sols, dévastaient régulièrement les bourgades agricoles établies le long des rives.

Les annales racontent comment la famille Yu s'était consacrée à la maîtrise des inondations sur les ordres d'un antique potentat du fleuve Jaune. Le père Yu avait fait ériger des murs contre le courant, qui cédèrent sous la pression des eaux. Face au déluge, il fut mis à mort. Enjoint de réussir là où son père avait échoué, Yu le jeune sut canaliser le flot là où il cherchait

à déborder. La manœuvre réussit. Cet exploit lui valut le titre de Yu le Grand¹¹, et il fut désigné par Shun, le chef de la nation Huaxia de l'époque, comme son successeur. Il fonda la dynastie Xia, moment fondateur pour l'histoire chinoise, associant pour toujours la maîtrise des eaux au pouvoir politique en Chine.

À la fin de notre première journée complète sur l'eau, ayant visité le navire de long en large, nous nous retrouvons à faire un va-et-vient oisieux entre le pont avant et le pont arrière, entre le restaurant et nos cabines. Malgré les montagnes qui nous entourent, le paysage est monotone avec l'eau qui nous entoure et ce ciel blanchâtre et pâteux qui nous surplombe. Je m'ennuie. J'en profite pour vérifier quelques notions auprès de Viv.

— Ai-je raison de croire que les montagnes et les dieux ont un rapport étymologique en chinois ?

— L'écriture chinoise est pictographique. L'origine du caractère et celle du mot se confondent. Nous employons plusieurs caractères pour exprimer le concept de dieu, mais nous utilisons essentiellement un mot, *shen*.

— Ce mot contient-il le caractère utilisé pour *montagne* ?

— Non, il contient comme racine le caractère utilisé pour *esprit*. Toi tu penses à *xiān*, qui signifie « immortel », qui comporte effectivement le caractère *montagne*. Donc peut-être que les taoïstes associent dieux et montagnes.

— Ressens-tu une présence divine dans les montagnes ?
Ou penses-tu aux montagnes en évoquant les dieux ?

11. Né vers 2297 av. J.-C.

— Les nuances sont historiques. Si on dit *xīān*, « immortel », on ne pense pas vraiment aux dieux dans les montagnes, mais à leur immortalité.

— Donc, l'association des deux ne tient pas pour toi ?

— Où veux-tu en venir ?

— Je ne sais pas...

J'hésite à lui expliquer le désir que j'ai de comprendre la place qu'occupent les montagnes dans la cosmologie chinoise.

— As-tu déjà entendu parler de la phénoménologie ?

— Oui, c'est une notion dont j'ai entendu parler. Mais j'ignore ce que cela signifie.

— C'est la description de la forme d'une notion dans toutes ses expériences vécues. Comment nous faisons l'expérience d'un élément non seulement directement, mais aussi en mots ou en images, comme dans les peintures dont nous parlions. Même dans nos rêves. Partout où s'exerce notre conscience.

— Et que te dit la phénoménologie ?

— Elle te dit ce que tu sais d'un sujet avant même que tu commences à y songer. Certains disent que les phénoménologies racontent la façon dont la réalité se construit.

— Et toi ?

— Oui. La réalité se fait, et nous pouvons en déconstruire la fabrication.

— Et que conclus-tu au sujet des dieux et des montagnes ?

— Qu'ils doivent être soudés dans la pensée chinoise. La Chine est une civilisation agricole et la maîtrise des eaux est depuis toujours un trait caractéristique de cette civilisation. Les rivières ont toujours été importantes. Surtout leurs crues et décrues saisonnières, ainsi que leurs surgissements soudains, qui causent des inondations. Il fallait dès le départ porter une

attention particulière aux causes de l'écoulement des eaux. C'est pourquoi la source des rivières, les montagnes impénétrables et inhospitalières, qui piègent les nuages, ont pris des proportions divines.

— Un des grands classiques chinois, *La Pérégrination vers l'ouest*, traite d'un voyage vers les montagnes, dit Viv. C'est l'histoire d'une ascension physique qui suppose aussi une ascension spirituelle bouddhiste vers l'illumination. Cependant, ces liens nous apparaissent démodés aujourd'hui : ce sont des associations littéraires et historiques.

— Derrière les idées d'aujourd'hui, il y a toujours d'autres idées, plus anciennes, enfouies depuis longtemps. Comme des montagnes cachées où résident les dieux.

Grosse déprime

Après le déjeuner, le mauvais temps s'installe et des nuages gris annonciateurs d'orage menacent d'éclater sur le Yangzi. Notre navire s'arrête devant un village portuaire et on nous encourage à aller à terre. L'équipage distribue des parapluies bon marché. Des escaliers en pierre partent du bord du fleuve vers une série de temples sur la colline. Les marches sont glissantes à cause de la pluie. Nous grimpons jusqu'au premier groupe de temples à mi-colline, mais une grande partie du complexe est en train de fermer à cause du mauvais temps. Sous les avant-toits des temples, les marchands se pressent pour nous vendre des bibelots. Je trouve un stand où je fais provision de collations : feuilles de tofu, chips aux crevettes et œufs durs à la sauce soja.

Je cherche autour de moi des signes de végétation, puis je dis à Viv :

— Je préfère les jardins aux temples. Surtout quand il y a de vieux arbres.

— Il ne semble pas y en avoir beaucoup par ici. J'imagine que tout le secteur a été rebâti récemment pour les touristes. Il n'y a probablement rien d'ancien ni d'authentique.

La pluie tombe à verse. D'un commun accord, nous regagnons le navire.

De retour à bord, nous retrouvons les visages désormais familiers des passagers. Nous partageons le restaurant avec des groupes très variés. Un clan est toujours présent : une bande d'hommes d'âge mûr, des passagers de troisième classe qui profitent de la croisière pour se payer du bon temps. Du milieu de la matinée à la fin de la soirée, ils occupent une des grandes tables au centre du restaurant, boivent beaucoup de bière, fument comme des pompiers et s'amusez ferme. Le plus bruyant du lot est un homme rond à la peau bronzée, au crâne lisse et au grand sourire édenté. Il relève sa chemise jusqu'au cou, exhibant sa poitrine et son gros ventre, signe de détente qui ne trompe pas en Chine.

Chaque fois que nous entrons dans le restaurant, l'épicurien semble particulièrement excité : il domine ses camarades, rit plus fort qu'eux, donne de grandes claques sur la table et ne se gêne pas pour se curer le nez ou les dents. Je l'imagine contremaître d'un abattoir ou opérateur de machinerie lourde dans une équipe de voirie. Quoi qu'il fasse à terre, j'ai la conviction que c'est un travail incessant, salissant et ardu. Soulagé comme il l'est ici de toute responsabilité et ayant tout son temps pour boire et causer avec ses copains, il a l'air heureux comme un pape.

La vie sur le navire n'a pas le même effet sur moi. Le confinement me pèse. Le monde extérieur s'éloigne. Dans notre avancée monotone, la métaphore devient réalité et le voyage prend un caractère inéluctablement philosophique. Comme je ne suis pas le capitaine du navire, que je ne joue aucun rôle dans le pilotage et ne suis qu'un voyageur passif, une légère panique existentielle s'installe en moi : le sentiment que la vie n'est qu'un passage et qu'elle est vide. Que je la gâche, cette vie, et que je m'avance inexorablement vers la mort.

Mon énergie commence à me désertier, les longues conversations avec Vivien se font plus tendues. Je crains de l'ennuyer avec ma mauvaise humeur et je trouve toujours plus difficile de passer d'un pont à l'autre sur le navire. La futilité de ces déplacements me glace. Le paysage et la lumière commencent à m'oppresser. De plus en plus la présence des autres me pèse. Je me retire dans ma cabine et j'ouvre mon ordinateur avec l'intention d'écrire. Mais dans ma morosité, l'inspiration me fait défaut et je regarde des DVD piratés, échappant momentanément à mon existence maussade en la truffant d'occupations illusoire. Je me tourne parfois vers le hublot. À l'autre bout de la pièce, derrière le rideau partiellement tiré, les tons durs du ciel blanc s'adoucissent. Le panorama redevient plus supportable. Avec ses montagnes, ses ponts et la pléiade d'embarcations qui avancent, la vue sur le fleuve est même belle. Mais je n'arrive à la supporter qu'un court instant et je reviens rapidement à mon futile divertissement.

Telle une infirmière, Viv, de temps à autre, vient me voir.

— J'ai fait connaissance avec nos compagnons de première classe, me dit-elle. À l'autre extrémité du hall, il y a une famille de Mongolie intérieure. Trois générations. Le grand-père est

un militaire retraité. Un vieux bonhomme amusant qui pose toutes sortes de questions à ton sujet et qui se demande ce que tu fais dans ta cabine toute la journée.

— Dis-lui que j'écris.

— Il ne comprend pas pourquoi tu écris ici sur le Yangzi. Lui passe son temps assis, tranquille sur le pont avant, à contempler le paysage et à grignoter des cacahuètes.

— J'ai tout le décor qu'il me faut par le hublot.

— As-tu remarqué que les cabines avant sont des suites ? Elles ont leurs propres grandes ouvertures sur le devant. Un couple occupe l'une d'elles et l'homme a tous les traits d'un fonctionnaire véreux. La femme est beaucoup plus jeune que lui, c'est probablement sa maîtresse. Ils ne sortent pas beaucoup de leur cabine eux non plus.

Ma question fuse toute seule :

— Il t'agace, c'est ça ?

— Je sais que ça ne me regarde pas, admet-elle, mais oui, ces deux-là m'énervent. Il me rappelle mon père. Quand il est devenu directeur de son école et qu'il a acquis du pouvoir, il a quitté ma mère pour une femme beaucoup plus jeune. Alors qu'il m'avait fait la morale pendant des années pour que je sois une jeune femme vertueuse.

— Alors je comprends tout maintenant ! Mais n'oublie pas : nous sommes tout de même des singes.

— Quand même, j'en attends davantage des humains. Il me semble que nous pouvons toujours nous améliorer.

— C'est beau d'espérer.

Mon ironie ne lui échappe pas. Imperturbable, elle continue.

— J'ai aussi passé du temps sur le pont inférieur. Il y a là quelques vieillards très pauvres qui dorment sur les bancs en

bois. Ils n'ont aucun bagage, rien. Je ne suis même pas certaine qu'ils aient payé pour monter à bord, et donc ils ne quittent jamais ce recoin. Ce sont probablement des déracinés, qui se déplacent en quête de travail, qui mendient en chemin pour se procurer du riz. Ce qui m'attriste, c'est de voir qu'ils sont si vieux. Ils sont parvenus au terme de leur vie et ils n'ont toujours rien. On voudrait se rassurer, se dire qu'ils ont une famille sur laquelle s'appuyer...

Je l'écoute sans rien dire et elle change de sujet tout à coup.

— Dis-moi, tu comptes moisir ici longtemps ?

— Je suis bien ici.

— Tu ne déprimes pas à force de passer tout ton temps enfermé dans ta cabine ?

— Je suis déprimé. Ce navire, ce fleuve, tout ça me donne le cafard. Mais ne t'en fais pas, ça va aller à nouveau. On se revoit au dîner.

— D'accord. À plus tard.

Je mets de la musique triste pour tenter de redonner du charme au voyage, pour faire en sorte que mon état pitoyable prenne un aspect vraiment tragique et plus grandiloquent. Je regarde au dehors et remarque que des repères sont souvent utilisés pour indiquer le niveau de l'eau. On dirait des règles géantes disposées contre les rives escarpées. À un endroit, la marque indique un peu moins de cent trente mètres ; le haut de la règle indique cent soixante-quinze mètres. Je ne sais pas si la marque commence à zéro, mais cette règle qui disparaît sous les eaux suggère des profondeurs immenses.

Apparemment, une bonne part du relief inondé a été aplani au bulldozer et dynamité avant la montée des eaux.

Je m'imagine des maisons enfouies sous les eaux opaques couleur café au lait. En dehors des repères, rien n'indique la transition entre les zones submergées et les terres au-dessus. Il n'y a pas de route qui descende vers le fleuve. Il n'y a pas non plus de structures submergées visibles. Rien pour nous rappeler ce monde qui a cessé d'exister. Je me souviens de mes propres expériences de déboisement. Dès qu'on abat un arbre, la lumière et l'espace engendrés sont un choc, c'en est même dérangent. Comme tous les arbres abattus sont rapidement débités et enlevés, très rapidement on ne peut plus visualiser le bois qui s'y trouvait auparavant. Comme s'il n'avait jamais existé. Il est impossible de ressentir l'obscurité fraîche et humide de la forêt qui, de ce fait, ne nous manque pas.

Cette nuit, je n'arrive pas à fermer l'œil. Le navire s'est arrêté une fois de plus et a jeté les amarres. Ils font traîner cette croisière en longueur. Je décide d'aller me promener sur le pont alors que tout est tranquille et que presque tout le monde dort. Peut-être vais-je croiser des revenants. Je m'aperçois que l'accès aux postes d'observation avant et arrière est verrouillé, donc je descends. Une hôtesse somnolente me jette un regard désapprobateur quand je traverse le hall, mais elle ne bouge pas et ne fait que lever la tête. Je poursuis ma descente. Avec les machines au repos, le pont inférieur est relativement silencieux. Je sens de la fumée de cigarette et j'entends les hommes d'équipage qui discutent du côté où le bateau est amarré. Je traverse pour observer le fleuve ou, plutôt, le réservoir. Au loin, quelques lumières trahissent le passage d'autres navires.

Les lumières sont continuellement allumées dans les cabines de quatrième classe. Un des petits vieillards frêles dont m'a

parlé Viv est là, étendu de tout son long sur un banc en bois dur. Il dort. Son pantalon relevé dévoile des chevilles osseuses et des pieds nus dans des sandales usées. Dans ma mélancolie, je ne vois plus ce qui nous différencie, lui et moi. Saurai-je profiter de ce que ma vie confortable m'aura apporté quand j'aurai son âge ? Et à quoi servent les possessions matérielles quand nous atteignons notre destination finale ?

Je remonte dans ma cabine, le pas et le cœur lourds, et me recouche. Je n'arrive pas à dormir et reste étendu dans le noir, repoussant les pensées qui m'assaillent.

Le Styx

À mon réveil, le navire s'est déjà remis en route. Au petit déjeuner, Viv me dit que, plus tard dans la journée, nous ferons une halte pour une expédition sur de petites embarcations vers un affluent du Yangzi où les paysages sont magnifiques.

— On l'appelle le secteur des Trois Petites Gorges, m'explique-t-elle, et il paraît qu'il rappelle le Yangzi d'avant les inondations.

Je dis tout de suite :

— Vas-y, toi. Je préfère rester ici.

— Allez, viens. Ça te fera du bien.

Je lui répons sèchement par la négative. Elle n'insiste pas.

Pendant que Vivien est en expédition, je me recouche pour rattraper le sommeil qui m'a fui pendant la nuit. Mais le temps moite, la lumière vive et le navire à l'arrêt me plongent dans un sommeil agité et des rêves fiévreux, trop proches à mon goût de la réalité. Je flotte dans mon monde halluciné, dans lequel le même navire, la même cabine et les mêmes cris de l'équipage

m'accompagnent. Je me retrouve en train de gravir péniblement la rive en terre meuble d'un chantier géant, vaste comme une mine à ciel ouvert. Le terrain instable entrave mon ascension et je glisse au lieu de monter, à mon grand désarroi, car je sais qu'une menace invisible m'attend au bas. Est-ce la machinerie bruyante que je crains ou est-ce simplement le fait que je ne devrais pas me trouver là ? Je ne saurais le dire. Je débouche du mauvais côté d'une imposante clôture de sécurité. Vivien est en face, et me dit que je ne devrais pas être là. Je lui réponds avec colère que je le sais bien, que j'essaie de traverser, mais que je n'y arrive pas. Des barbelés déchirent mes vêtements quand j'essaie d'escalader la clôture : impossible de me faufiler. Arrivent des gardes chinois énervés qui me crient dessus et je comprends que la clôture est électrifiée et que je suis coincé à quelques centimètres du fil sous tension. Assez ! Je m'arrache à mon sommeil et me retrouve trempé de sueur. Je passe le reste de l'après-midi étendu sur mon lit, les yeux ouverts.

Vivien rentre de son expédition d'excellente humeur.

— J'avais besoin de ça, me dit-elle en faisant irruption dans ma cabine. Les Trois Petites Gorges étaient absolument splendides. D'une pureté parfaite. Il y a encore de l'espoir sur cette Terre !

— Ouais. Je comprends mieux pourquoi ils tiennent tant à y organiser des expéditions.

— Les montagnes sont très escarpées de chaque côté. L'air dans le canyon était agréable et frais. Je ne devrais peut-être pas te dire ça, mais tu aurais dû venir. Ça t'aurait peut-être rendu plus joyeux.

— Peut-être, mais j'ai préféré rester au lit et me laisser tourmenter par des rêves déplaisants, lui rétorquai-je sur un

ton ironique. Il faut vraiment que cette croisière sur le Styx prenne fin.

— Le Styx ?

— Une rivière de la mythologie grecque qui relie le monde des vivants et celui des morts.

Viv ne relève pas et me répond gentiment.

— On arrive demain.

Dans la dernière ligne droite de notre voyage, notre navire s'éloigne des montagnes pour s'engager sur ce qui semble être un vaste lac qui prendra fin au barrage, mais nous n'en voyons nulle trace pour le moment. Le bateau se dirige vers la rive et accoste à un grand terminal moderne où des navires comme le nôtre sont déjà amarrés. On nous conduit vers des cars de tourisme qui nous mèneront d'abord au barrage des Trois-Gorges¹², puis à Yichang, la grande ville de l'autre côté. Quand nous approchons enfin du fameux barrage, celui-ci est encore masqué par ce brouillard blanchâtre si habituel maintenant en Chine, qui nous empêche d'embrasser toute la structure d'un seul regard. Sa masse est rehaussée par toute cette blancheur qui l'enveloppe.

Depuis un belvédère panoramique sur un tertre qui surplombe l'armature, nous peinons à entrevoir la masse de béton qui enjambe le fleuve ou le profond canyon artificiel et les écluses permettant de le franchir. On nous dirige vers un sentier en contrebas du mur géant qui retient l'eau. Ici, le brouillard n'est pas aussi opaque, et nous pouvons enfin voir le barrage tout entier. Je suis estomaqué.

12. Inauguré en 2003.

— Quelle intensité !

— Plusieurs générations de gouvernants chinois ont rêvé de ce projet, m'explique Viv. Sun Zhongshan, que vous appelez Sun Yat-sen, a écrit au sujet de son édification sur le Yangzi. Les Américains et les Japonais y ont songé eux aussi. Mao en a fait un poème. Le projet paraissait inéluctable depuis des décennies. Il a finalement été initié sous Li Peng qui, de tous les dirigeants récents de la Chine, fut sûrement le plus dogmatique et le plus répressif. Autant dire que rien ne pouvait entraver sa mise en place.

— Un chantier aussi immense aurait été impossible dans une région aussi habitée de mon pays, lui dis-je. La population aurait été catastrophée.

— Chez nous aussi, cela a suscité une vive opposition, même au sein du Parti. Mais cela n'a rien empêché. Rappelle-toi que Li Peng était un des purs et durs, un de ceux qui ont réclamé qu'on lance les chars d'assaut contre les manifestants de la place Tian'anmen.

— J'imagine que les besoins en électricité de la Chine primaient avant tout.

— Même cela a été controversé, m'explique Viv. Les détracteurs énumèrent les projets hydroélectriques qui ont échoué sur le fleuve Jaune. Apparemment, toute la vase que charrient ces grands fleuves s'engorge dans les turbines et les immobilise. Les partisans disent que la conception est meilleure ici et que la situation sur le fleuve diffère. Mais comment en être sûr ? Il faudra attendre encore quelques années pour s'en rendre compte.

— Peut-être que l'électricité produite par le barrage vaut toujours mieux que les centrales au charbon ?

— Eh bien, voilà un problème de plus. Les chiffres ne tiennent pas. Sa capacité de production serait d'environ quatre-vingt-sept térawatts à l'heure. On dit que la Chine consomme environ cinq mille térawatts à l'heure. Donc, avec tout ce que tu vois, malgré toutes les inondations et les destructions, on comble moins de deux pour cent des besoins actuels du pays. Les besoins de la Chine augmentent plus vite qu'au rythme de deux pour cent par année. Ce qui veut dire qu'il y aura toujours besoin des centrales au charbon.

— Je vois.

— Pour moi, conclut-elle, ce n'est pas une question d'électricité. C'est seulement que l'idée de construire nous obsède. C'est pour faire mousser le prestige des dirigeants qui ont à mobiliser toutes ces ressources, à graisser constamment des pattes et qui, au bout du compte, se retrouvent avec un monument illustrant leur puissance aux yeux du monde.

— Mais pense aussi au risque immense que le barrage pose pour la Chine, lui dis-je. Pense à ce qu'une frappe nucléaire pourrait faire ici et aux centaines de millions de personnes qui vivent en aval.

Viv a l'air inquiète tout à coup :

— Mais ça ne risque pas d'arriver ?

— Nous vivons dans un monde violent où s'agitent des puissances sinistres. Et la Chine vient de se doter d'un nouveau talon d'Achille.

— La Chine devra alors apprendre à devenir une force au service de la paix dans le monde, me répond-elle.

— Ouais, eh ben bonne chance alors..., fais-je en riant jaune.

Sans une prière

Une dernière monstruosité m'attend au terme de notre voyage sur le Yangzi. Avant de nous laisser à Yichang, notre bus fait une halte dans un musée local. De l'extérieur, on dirait un institut de recherche délabré, dépouillé de tout ornement pouvant attirer de joyeux touristes. Mais l'emplacement est impressionnant : l'édifice est blotti contre un talus abrupt qui domine le fleuve.

Le musée est aussi morne au-dedans qu'au-dehors. On n'y trouve qu'une petite salle poussiéreuse avec cinq ou six vitrines. Quelques documents, des cartes et un diorama. Une section sur l'écologie du Yangzi attire mon attention. Un dauphin du fleuve, le *baiji*, est préservé sous un coffre en verre qui a tout l'air d'un cercueil. Sa peau plissée lui donne une allure décrépite et misérable.

— Pauvre bête, dit Viv. Il paraît que l'espèce est éteinte.

— Oui, elle a été rayée de la surface de la Terre.

La taille minuscule de son œil confirme que cette créature était presque aveugle, adaptée aux eaux vaseuses. Son sonar perfectionné lui permettait d'utiliser à son avantage les eaux troubles : il surprenait les poissons et les attrapait de son long et fin museau.

Je dis à Viv :

— J'ai lu le texte d'un biologiste de la vie marine qui a enquêté pour trouver les derniers hommes à avoir vu le dauphin *baiji*. Il était à la recherche de témoins récents pour attester de son extinction. Un des pêcheurs du Yangzi lui a expliqué que c'était un « poisson femelle », aussi timide qu'une fille à qui l'on adresse la parole dans une fête. Eh bien, les jeunes filles ont filé et la fête est finie, conclus-je sur le ton de la blague.

— Je trouve ça déprimant, répond Viv, qui ajoute aussitôt : Voilà un sujet lugubre pour ton étude phénoménologique... l'extinction d'une espèce.

— Oui, voyons : un dauphin témoin de sa propre annihilation : je vois des filets, des moteurs à hélice, la pollution, la maladie, une grande solitude, la famine, puis l'inondation. Sa dernière pensée : « Oh, singe, qu'as-tu fait ? »

— C'est épouvantable, dit-elle en secouant tristement la tête.

Devant la créature ratatinée et ses petits yeux mi-clos, nous ne disons plus un mot et ressentons une certaine sympathie pour cet animal insolite mais si intelligent, et qui n'existe plus.

Viv rajoute :

— On devrait dire une prière pour lui.

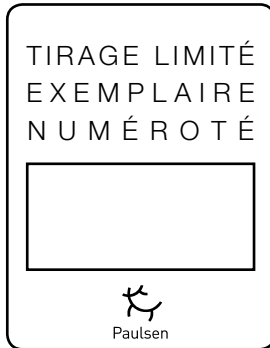
— Oui, tu as raison.

Nous aurions dû nous recueillir comme si le dauphin était un messager des dieux des montagnes ; que nous aurions alors prié pour leur faire savoir que nous ne les avons pas oubliés. Mais en vérité, nous les avons oubliés et le monde poursuit sa marche. Et nous ne savons même plus prier. Et, tout comme leur envoyé, le *baiji*, les immortels ont désormais disparu, eux aussi.





Il a été tiré de cet ouvrage
500 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie), en mai 2017
Dépôt légal : mai 2017
ISBN : 978-2-37502-028-9

TABLE

<i>Chapitre 1</i>	L'appel de la Chine.....	9
<i>Chapitre 2</i>	La capitale du Nord	23
<i>Chapitre 3</i>	L'Orient d'hier.....	61
<i>Chapitre 4</i>	Le village	87
<i>Chapitre 5</i>	Le fleuve	123
<i>Chapitre 6</i>	Shanghai.....	147
<i>Chapitre 7</i>	Trois royaumes	203
<i>Chapitre 8</i>	Le Sud	233
<i>Chapitre 9</i>	Le retour.....	293
	<i>Carte des lieux visités par l'auteur</i>	331
	<i>Remerciements.....</i>	333

Alexandre Trudeau

En Chine

La Chine est une énigme. Depuis l'enfance, Alexandre Trudeau est fasciné par ce pays qu'il a visité adolescent, avec son père et son frère, figures marquantes de la politique canadienne.

Ces dix dernières années, il y est retourné de nombreuses fois, cette phrase paternelle en tête : « Les gars, n'oubliez pas que les Chinois nous ont longtemps considérés comme des barbares ». Loin des sentiers battus, il donne la parole aux Chinois : entrepreneurs, artistes, ouvriers, avocat, boucher, réalisateur ou adepte du nouveau confucianisme, qu'il rencontre par l'entremise de son interprète, Vivien, jeune fille vive aux idées arrêtées. Ballotté entre une Chine figée et un pays moderne, confiant en l'avenir, Alexandre Trudeau habite les immenses mégapoles comme les coins les plus reculés de la campagne, et offre un éclairage sur une société en mouvement autant qu'un récit de voyage dynamique, vivant et authentique.

21,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com